

Laureen Brolhe

Ma (Re)naissance

Ce PDF a été réalisé par Laureen Brolhe

© Laureen Brolhe / [www.laureen.fr](http://www.laureen.fr)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteure est seule propriétaire des droits et responsable du contenu de ce PDF.

Toute reproduction ou représentation totale ou partielle de ce document par quelque procédé que ce soit,  
sans autorisation expresse, est interdite et constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles  
L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# 1.

## *Avant propos*

J'ai décidé de rédiger ce petit livre témoignage afin de partager avec vous les grandes étapes de ma transition. A la façon d'un journal de bord, "*Ma (Re)naissance*" retracera de manière chronologique le cours de ma vie depuis ma petite enfance jusqu'à présent.

Loin des standards littéraires, je souhaite avant tout que ce livre soit simple, sincère, et qu'il vous permette d'explorer à travers mon récit les souffrances et les difficultés engendrées par ce que l'on nomme "*La dysphorie de genre*".

Même s'il existe autant d'histoires de vie qu'il y a de personnes, le point commun qui nous réunit, nous les "*Transgenres*", c'est cette blessure profonde, ce tourment intérieur lié à notre perception corporelle et mentale de non-reconnaissance de notre identité de genre par rapport à celle qui nous est assignée à la naissance.

C'est au regard de cette douloureuse constatation que je souhaite essayer de transmettre le plus fidèlement possible le vécu intérieur d'une personne prisonnière d'un corps qu'elle ne reconnaît pas comme sien.

Devenant progressivement une prison redoutable qui vous enferme de plus en plus et vous réduit à ne plus être que l'ombre de vous-même, la seule libération possible à cette véritable gangue physique passe par le processus libérateur de la transition médico-chirurgicale.

Bien sûr, toutes les personnes "*Transgenres*" ne souhaitent pas forcément suivre un seul et même chemin qui mène vers une remise en adéquation de leur identité de genre avec leur identité profonde; certaines choisiront uniquement de suivre un traitement hormonal substitutif à vie. Tandis que d'autres auront recours en plus à des interventions chirurgicales afin de leur permettre de se réaliser totalement.

L'essentiel, finalement, est de se débarrasser complètement de cette souffrance intolérable qui ronge de l'intérieur les personnes dysphoriques

pour enfin, laisser place au bonheur et à cette joie simple de vivre et de s'aimer.

Ainsi, derrière ce terme générique de Transition se cache en réalité une multitude de facettes qui regroupent la complexité et la diversité que constitue l'unité d'un être humain. C'est pourquoi, au travers parfois d'anecdotes ou de situations de la vie quotidienne, je tenterai de vous transmettre cette notion de challenge et de défi que représente un parcours "*libre*" ou "*officiel*", et de l'énergie considérable que doit déployer une personne lancée dans cette dynamique libératrice.

Prenez le temps de lire tranquillement chaque petit chapitre, courts mais innombrables, afin de rentrer en immersion totale avec mon histoire, celle de ma vie passée d'avant Transition, et celle de ma Renaissance, symbole d'espérance emprunt de liberté et du bonheur retrouvé.

## 2.

### *Tu seras une fille, mon fils*

Au-delà de ma mémoire consciente, très tôt, le destin a voulu de manière singulière marquer et placer mon existence sous le signe de l'ambiguïté identitaire et de la confusion de genre.

Entre 1969 et 1970, tout au long de ma vie foetale, ma mère, la main sur le ventre, attendait patiemment une fille.

Mon frère Didier, lui, avait quatre ans. Etant l'aîné, le premier de la fratrie, il avait été accueilli à la naissance avec tout l'amour, la joie et la fierté légitime que les jeunes parents submergés totalement par le bonheur éprouvent pour leur nouveau-né.

A cette époque, l'échographie obstétricale n'existe pas puisqu'elle n'est introduite en médecine qu'au début des années 1970. Très peu pratiquée, elle

connaîtra un réel développement exponentiel à partir de 1985 et les années quatre-vingt-dix.

C'est pourquoi, il était d'usage que les grands-mères et autres sages soient la référence en matière de déterminisme sexuel et que par milles et une astuces et observations diverses, ils puissent prédire aux futurs parents le sexe du bébé à venir.

Dans mon cas, le conseil des sages avait conclu très rapidement et avec certitude que je serai une fille.

Quelle bonne nouvelle pour mes parents, avoir "*le choix du Roi*", c'était l'excellence !

Convaincue de la véracité de cette prédiction, et sûrement portée par le désir immense d'avoir une fille, ma mère a poursuivi sa grossesse, réjouie par ma venue prochaine.

Lorsque l'on sait, que nous sommes la résultante des expériences de notre vie intra-utérine, ma mémoire prénatale commençait sérieusement à se charger des émotions que me transmettait ma mère.

L'influence maternelle, pour la préférence d'un sexe spécifique, sur la vie psychique et émotionnelle du fœtus, n'est plus à démontrer.

Ainsi, le lien émotionnel, quasi fusionnel, établi entre ma mère et moi, était les prémices d'une relation "*mère-fille*".

Pendant neuf mois, une maman parle régulièrement à son bébé. Séparés uniquement par une mince membrane, cette frontière organique, qu'est le ventre n'empêche nullement les multiples connexions et contacts sensoriels de s'établir entre la mère et l'enfant.

Je suppose que secrètement, elle avait dû projeter et tracer sur moi un bel avenir, tout rose, imaginant déjà cette future complicité féminine qui nous relierait bientôt.

Mes parents étaient vraiment persuadés que je serai une fille.

Au point qu'au moment du choix du prénom qu'ils devaient me donner, un seul fût retenu. Dans la catégorie prénom féminin, la gagnante est "*Nathalie*".



Sa signification est amusante car ce prénom vient du latin "*natalis*", natal, qui dans *natalies dies*, définit "*le jour de la naissance*".

Maintenant, tout était prêt et finalisé pour mon arrivée. Dans cette même logique implacable, il en fût de même concernant la layette bébé, mon trousseau de naissance et la préparation de la décoration de la chambre du nourrisson.

Seulement voilà, cette prédestination ne pouvait continuer à être organisée et millimétrée sans la moindre surprise.

Mon père, à vingt-six ans, militaire de carrière dans la marine nationale, était très peu à la maison car il partait souvent en mission en tant que sous-marinier. Ma mère était donc souvent très seule, comme toutes les femmes de militaires.

Se déplaçant régulièrement au fur et à mesure des campagnes militaires, mes parents ont souvent déménagé. C'est ainsi que mon frère Didier est né en 1965 à Toulon, haut lieu de la marine nationale avec son port militaire, véritable base navale. S'il était né un petit peu plus tard, il aurait eu la chance d'être tahitien, car le programme des essais

nucléaires Français avait amené mes parents à vivre pendant un an à Papeete. De retour en métropole, cette fois-ci me concernant, ils vivaient dans un appartement fourni par l'armée, toujours à proximité d'un port militaire bien connu puisqu'il s'agissait de Cherbourg.

Pour mon père, les permissions étaient rares et donc ma mère restait souvent isolée avec mon frère. Recevant de temps à autre la visite de mon grand-père qui résidait dans le val d'oise.

Jusqu'à ce jour du 1er juin 1970, où de manière imprévue, j'ai choisi de manière prématurée de réaliser ma première sortie au grand jour !

En effet, je suis née prématurément à huit mois et demi de grossesse. Soit quinze jours trop tôt avec déjà un petit poids de naissance de 2,770 kilos.

Ce fût la catastrophe car ma mère se retrouva seule à la maternité pour accoucher. Et le temps que mon père soit prévenu urgemment et qu'il puisse débarquer au sens premier du terme, et bien moi, j'étais déjà là !

Imaginez le choc sidéral que mon père a reçu, façon "*uppercut*", lorsqu'il est arrivé en fonçant, à

toute vitesse à l'hôpital cherchant son épouse, et que la sage femme, tranquillement, lui à prononcé cette phrase dans le couloir : *"Ah ! c'est vous le papa, du p'tit ... !"*.

Le ciel à dû lui tomber sur la tête et le sol s'ouvrir sous ses pieds !

Ma mère, toute seule, à ce moment-là, face à cette situation insolite, avait dû rapidement, en ni une ni deux, passer au plan B qui n'était absolument pas prévu au programme. Et donc, avait choisi seule, et à la volée, mon futur "*deadname*" accompagné du prénom de mon grand-père, comme le voulait souvent la tradition.

C'est dans ce contexte de totale confusion que j'ai vu le jour, et que ma destinée amorçait déjà son premier virage à angle droit !

Le jour de mon assignation restera à jamais pour moi, celui de la trahison !

### 3.

## *Mémoire blanche*

Ce qui est troublant dans mon histoire personnelle, c'est que j'ai très peu de souvenirs de mon passé à vous raconter.

Pour la simple raison que j'ai des pans entiers de ma vie qui ont totalement disparus. Comme un cahier dont j'aurai involontairement arraché les pages. C'est une mémoire blanche, sur d'immenses plages de mon vécu.

Ma mémoire d' "*Avant Moi*" est composée de flashs visuels, d'instantanés capturés, comme découpés sur le film de ma vie. A l'inverse, ces bulles de souvenirs, sont d'une extrême intensité émotionnelle et d'une incroyable clarté.

Je sais aujourd'hui, que ce refoulement inconscient de mon passé, non désiré, est un moyen de protection, de sauvegarde, face à la souffrance intérieure engendrée par mon mal être.

J'ai le sentiment d'avoir été, pendant de très longues périodes de mon existence, complètement absente de ma vie. Comme si j'avais vécu, ailleurs, hors de ce corps, ou que j'avais sombré dans une profonde léthargie.

Cette amnésie a été pour moi un refuge mental, qui, je pense, m'a permis d'apaiser ma douleur et de supporter malgré tout cette condition insupportable de prisonnière corporelle.

Comment pourrait-il en être autrement ?

Qui pourrait supporter pendant aussi longtemps, de vivre dans un corps que l'on ne reconnaît pas comme le sien, et d'être assimilé à un genre identitaire, à l'inverse de son moi profond ?

Absolument personne !

Ce mécanisme de défense psychique m'a réellement sauvé la vie. Sans ce processus de préservation, j'aurais peut être songé à commettre l'irréparable !

Au final, la résultante de cette "*mémoire blanche*", est que de ma toute petite enfance, je n'ai aucun souvenir conscient. Même en consultant les albums

photos de famille, j'ai beau avoir l'image devant moi, je n'arrive pas à rattacher un souvenir à celle-ci. Rien ne remonte à la surface.

Aucune évocation !

C'est le cas avec une photo de moi, à l'âge de trois ans, où je suis en salopette, dans un lieu public, au milieu de gens qui se promènent tranquillement.

J'aime beaucoup cette photographie, mais je n'ai aucune idée de ce à quoi elle correspond. Je n'ai aucun souvenir, ni du lieu, ni de l'événement qui me relie à cette image.

Si je veux en savoir plus, c'est en questionnant un membre de ma famille, que j'obtiendrai une réponse, car pour moi-même, c'est le vide absolu !

Pour l'exemple cité plus haut, c'est mon père, qui m'a permis de situer cette photo et de savoir qu'elle avait été prise lors d'une visite au zoo de Vincennes.

En revanche, le tout premier souvenir conscient qui émerge de ma mémoire, à chaque fois que j'essaye d'évoquer mon enfance, c'est cette vision d'un

retour d'une soirée passée dans la famille de mes parents.

J'ai cinq ans, je suis petite et fatiguée. Nous arrivons en voiture au domicile de mon grand-père, c'est le week-end. Pour descendre du véhicule, ma mère me porte dans ses bras. J'ai la tête tournée vers le ciel et je n'oublierai jamais cette découverte incroyable, ou plutôt la révélation, que j'ai eue ce jour là !

Mon regard fût attiré, captivé et subjugué par la voûte céleste qui déployait des milliers d'étoiles étincelantes au-dessus de moi ; il semblait que je pouvais les toucher du bout des doigts.

Et précisément, à ce moment de ma vie, j'ai su et ressenti le lien puissant qui enfin me rattachait à ce monde et ne me quitterait jamais!

Cette révélation représente pour moi la naissance d'un premier futur échappatoire, qui au-delà de mon corps, a permis à mon esprit de s'élever au-dessus de cette condition qui allait réellement commencer à me poser question, à l'âge de huit ans.

Je sais que ce que je vous confie, dans ces quelques lignes de mon témoignage, est très surprenant, voire incompréhensible.

Pourtant, cette mémoire blanche continuera encore de s'exercer sur moi, à différentes tranches d'âge de ma vie.

Toujours aussi forte à l'adolescence, elle tendra à diminuer à l'âge adulte.

Face à certaines situations, notamment, celles où je ne me sens pas exister suffisamment, ce "*RESET*" mémoriel fonctionne encore !



## 4.

### *Premiers questionnements*

Aussi loin que je me souviens, mes premiers questionnements concernant mon identité ont commencé à l'âge de huit ans. Bien sûr, en 1978, il n'y avait pas internet comme maintenant, et l'accessibilité à l'information sur la transidentité, pour un enfant, était inexistante. De toute façon, je ne connaissais absolument pas le sujet et je n'en avais jamais entendu parlé.

Donc pour moi, mes questions restaient sans réponses. Les seules choses que j'avais observées chez moi, avec certitude, c'était que j'étais fasciné par les vêtements féminins et de tout ce qui me rapprochait de la féminité.

Mes premiers essayages ont eu lieu dans une petite remise de l'appartement de mes parents. Nous habitons à l'époque dans la ville des Lilas en Seine-Saint-Denis, en face du Fort militaire de Romainville. Tradition oblige.

Ma mère, qui pratiquait la gymnastique, conservait dans un sac, dans le bas d'une penderie, un justaucorps de couleur noire, un collant assorti, et une paire de rythmiques.

Secrètement, lorsque je me retrouvais seule et que tout risque de me faire surprendre était écarté, j'enfilais avec délicatesse et beaucoup de précaution, ces vêtements tant convoités.

Ces instants volés me procuraient beaucoup de bien-être. J'étais enfin moi-même !

La peur de me faire prendre la main dans le sac écourtait chaque séance. Puis, avec autant de soins, je me déshabillais et rangeais tout, exactement à sa place initiale, en respectant chaque pliage, chaque détail.

Malgré tout, je m'étais imposée des interdits et des limites à ne pas franchir. C'est ainsi que, jamais, je ne me suis permise, de rentrer dans la chambre de mes parents pour explorer en cachette le dressing de ma mère ; ou encore, de prendre du maquillage pour faire mes premiers pas en make-up !

J'avais déjà conscience de ma clandestinité, et ce sentiment, associé à une forte culpabilité latente,

distillait en moi l'idée naissante de ma différence et de l'éloignement du schéma ordinaire, normatif, de mon sexe assigné.

Une autre réaction chez moi m'avait éveillée au trouble identitaire.

J'avais l'habitude d'accompagner ma mère pour faire les courses et la suivre dans ses déplacements, au cœur du centre ville.

Ayant déjà les cheveux longs et un visage très fins, il était assez fréquent que les commerçants ou certaines personnes rencontrées en chemin, dans les endroits publics, me prennent pour une petite fille. Et bien, avant que ma mère procède à la correction, moi, à l'inverse de la gêne et de la vexation, je ressentais une grande fierté et une forme de reconnaissance de ma légitimité.

J'aurai aimé que ces moments durent une éternité.

Je n'ai jamais évoqué ces questions avec ma mère et encore moins avec mon père. Même si j'étais encore dans l'ignorance et l'innocence de mes jeunes années, je ressentais de manière instinctive que le silence était de mise et je craignais de décevoir mes parents.

Pourtant, j'ai envoyé quelques petits signaux en leur direction, lorsque qu'un beau jour, je me souviens leur avoir réclamé comme cadeau, un grand couffin et son baigneur.

Etonnement, ils ont accepté, et je ne me souviens pas avoir ressenti chez eux le moindre malaise. Sûrement parce que je possédais aussi d'autres jouets correspondants à mon genre assigné.

Lorsque j'ai reçu ce cadeau inespéré, je me suis empressée d'aller jouer avec, dans un jardin public, pour jouer à la maman attentionnée. Pour moi, jouer à la poupée, c'était naturel.

Pourtant, il y a toujours eu quelque chose qui m'a empêché de parler de ma différence, de cette profonde sensibilité que je ressentais en moi.

Je n'ai jamais réussi à me confier à mes parents, ni à mon frère, à des camarades ou à d'autres proches. Même si j'avais déjà compris que ma particularité pouvait être mal perçue, je savais aussi que j'avais raison de vouloir être moi. En découvrant ma féminité, je découvrais aussi la confrontation avec le monde et ses standards impitoyables !

L'obligation de me cacher a rendu ce que je croyais inné, bien plus complexe à gérer.

Apprendre à se taire, c'est renier ce que l'on est ; comme donner soi-même, un tour de clé dans la serrure de sa propre prison. A huit ans, je réalisais que j'étais condamnée à vivre dans l'ombre.

Aujourd'hui encore, en écrivant ses lignes, je me dis que c'est atroce et tragique d'avoir subi une telle peine. Je me suis autocensurée, pour ne déplaire à personne !

Si seulement j'avais osé en parler, que serait-il arrivé ?

On m'aurait accompagnée voir un pédopsychiatre ? Ou alors, j'aurais passé un sale quart d'heure ? Ou simplement gagné le droit à une bonne leçon de morale ?

La seule chose dont je suis convaincue, c'est qu'en 1978, on aurait de toute façon cherché à me faire rentrer dans les rangs, quitte à m'étouffer un peu plus pour me reformater.

Contrairement aux merveilleux accompagnements actuels, aucun soutien ou droits ne seraient venus à

mon secours. C'est dans ce contexte de chape de plomb que j'ai abordé ensuite ma pré-adolescence, puis le cauchemar de la puberté.

## 5.

### *Puberté, l'enfer biologique*

Habituellement, quand on évoque l'adolescence, tout de suite, quelques mots clés résument cette période particulière de transition entre l'enfance et la vie d'adulte. Puberté, premiers flirts, premières sorties, crise d'ado, etc...

Lorsque l'on est "*Transgenre*", les mots appropriés ne sont pas tout à fait les mêmes. Enfer, cauchemar, souffrance, isolement, etc...

Pour moi, c'est le moment où les choses se sont vraiment gâtées !

La puberté représente ce déclic où tout bascule du mauvais côté. Elle t'éloigne cruellement de ce que tu ressens être intérieurement.

Chaque modification corporelle est vécue comme une véritable souffrance.

L'espoir secret que tu nourris d'être dans le corps d'une fille, s'amenuise au fur et à mesure de l'apparition de chaque caractère sexuel secondaire.

C'est un cauchemar éveillé !

Ton corps, deviens une immense usine chimique biologique. Quoi que tu fasses, mère nature te ramène inexorablement vers ton sexe assigné à la naissance.

Tu ne peux rien faire, tu observes avec désespoir ton corps changer et devenir à tes yeux, de plus en plus étranger à toi-même.

Au point de devenir progressivement une prison, une gangue physique qui t'enferme et étouffe complètement ton moi profond.

C'est à partir de ce moment-là je pense, que pour fuir cet enfer, je me suis réfugiée dans un monde intérieur très riche, là où subsistait encore ma véritable essence !

Le repli sur soi était réactionnel à cette non existence et à cette transformation monstrueuse, non choisie, qui t'emmène là où tu ne veux surtout pas aller.



Déjà très timide, cette période de mutation, m'a rendue encore plus solitaire et renfermée.

C'est la pratique de la musique qui m'a obligée à m'ouvrir aux autres. Sans elle, je serais restée seule, cloîtrée dans ma chambre, chez mes parents.

Avec deux amis de collège, j'ai commencée à apprendre à jouer de la guitare électrique. L'exil dans l'univers musical à été mon second échappatoire, après l'astronomie, pour fuir ma condition.

Sans ces deux passions dévorantes, je ne serai pas là en ce moment, en train d'écrire ces mots !

L'expression artistique m'a permis d'entrevoir un langage universel fait de résonances vibratoires, subtiles et éthérées, situées à la limite du monde physique.

Ainsi, au-delà des apparences, j'avais enfin retrouvé ce fil conducteur qui me reliait à mon âme, à mon essence.

Je n'étais plus perdue !

Réfugiée totalement sur ma terre promise j'ai essayée de cloisonner ma vie, en sorte que mon activité artistique remplisse l'essentiel de mon temps personnel, en dehors de ma scolarité, pour endormir ma tête et faire le plus possible abstraction de mon corps physique et de sa révolution corporelle.

L'astronomie et la musique étaient devenues mon OXYGENE dans cet enfer biologique !

Je déteste cette période où dans le monde des "*pubertaires*", on glorifie l'apparition de la moustache sous la forme d'un duvet ridicule, et tel un passage initiatique, le monde masculin assimile les premiers rasages à l'entrée dans le club des "*hommes*".

Tout comme cette voix qui mue, qui fait que tu ne te reconnais pas toi-même. C'est vraiment le symbole de ce corps qui t'échappe, que tu ne contrôle plus.

Une véritable prise d'otage !

Cet accompagnement sociétale du jeune "*dopé à la testo*" dans le royaume du mâle, est un endoctrinement psychique ravageur, un parrainage

hormonal néfaste et toxique pour un Etre dont l'identité n'est pas complètement construite.

D'ailleurs, contrairement aux jeunes de mon âge, je ne cherchais pas les rencontres amoureuses ni même les flirts ; je n'étais pas dans la séduction.

Je subissais mon genre assigné.

Lorsque l'on aime pas son propre corps, on ne désire pas l'offrir à qui ce soit.

Evoluant dans un milieu familial plutôt masculin, la seule image féminine que j'avais autour de moi était celle de ma mère.

Je n'ai jamais pu vraiment exprimer ma féminité, d'une manière ou d'une autre. Ce n'était pas envisageable.

Puis, j'ai poursuivi une scolarité sans histoire, sans jamais être attirée sexuellement par les filles ou les garçons. N'acceptant ni mon corps, ni mes organes génitaux, mon inconscient, pour me protéger face à un tel trauma, me dirigeait vers l'adoption d'un comportement asexué.

La puberté m'a vraiment amenée là où je ne voulais pas aller. La masculinité !

Parallèlement, au collège, je voyais les filles, qui elles, devenaient des jeunes filles.

Ce qui m'intéressait chez elles, c'était leur façon d'être, leur condition, leur univers. Leur féminité.

Pour moi, elles représentaient cette liberté de l'être, que je n'avais pas.

J'enviais les filles tout simplement !

A cette période de ma vie, c'était comme si que l'on avait dressé un mur de séparation, malgré moi, pour me couper de cet univers féminin dans lequel je me reconnaissais totalement. Ce fût une séparation vraiment douloureuse.

Moi, comme beaucoup d'autres, je rêvais quelques fois, de m'endormir le soir et de me réveiller au matin dans le corps d'une fille.

Mais la réalité me ramenait toujours à ma triste condition.

## 6.

### *Homme à l'essai*

De l'extérieur, j'étais perçu comme un jeune homme ordinaire, plutôt mignon et sans problème.

Pourtant, derrière cette façade d'illusion et ce calme apparent, persistait en réalité un gigantesque tourment et une immense solitude.

J'étais absolument seule, face à moi-même, traînant ma dysphorie, telle une malédiction, un sortilège que l'on ne peut conjurer.

Je ne me suis jamais confié à personne, JAMAIS !

Incapable d'ouvrir ma bouche pour m'exprimer sur mon mal être et tenter de me libérer de cette pression interne. J'ai au contraire, au fil des années, épaissi ce secret avec des couches successives de béton armé sur les strates de ma vie.

Comme si, ma prison corporelle ne suffisait pas, j'ai bâti une forteresse imprenable, semblable à un barrage mental, complètement étanche.

Je me suis isolée toute seule, et mon silence à nourri mon désespoir.

Au point que, lorsque je suis devenue jeune adulte, j'étais totalement résignée, ayant perdu tout espoir de pouvoir me réaliser un jour.

C'est dans cet état d'esprit que j'ai abordé l'avenir qui se profilait devant moi.

J'ai d'abord fait mon service national dans la marine, milieu masculin à cent pour cent.

Pour moi, cela représentait une immersion dans l'enfer de la testostérone. Heureusement dans cette épreuve, j'ai réussi à occuper un poste de maître d'hôtel, avec des responsabilités liées à la gestion du carré des officiers et d'un hôtel, bien loin des fusils d'assaut et des rangers.

Eloignée de la vie de caserne, protégée un peu, car étant proche de mon domicile, je pouvais rentrer souvent chez moi pour y trouver refuge.

Puis, libérée de mes obligations militaires, j'ai commencée à enchaîner petits boulots et formations.

C'est au cours d'une formation d'aide à la personne, que j'ai rencontré une personne exceptionnelle, nommée Jacqueline, qui allait devenir, bien plus tard, mon épouse.

Moi qui d'ordinaire, ne fréquentais absolument personne et n'envisageais aucune relation ; le destin en a décidé autrement !

J'ai littéralement et immédiatement reconnue en elle mon âme sœur.

Je ne pensais pas un jour, pouvoir aimer quelqu'un et ressentir des sentiments aussi forts au travers de mon épaisse carapace.

Elle à fait fondre mon blindage et a su toucher mon cœur.

Nous avons une différence d'âge. Elle à douze ans de plus que moi. Mais l'amour n'en ayant pas, cela ne m'a jamais dérangé.

Elle est mon premier réel grand amour, et ma rencontre avec elle, a bouleversé ma vie à jamais.

En découvrant l'Amour, j'ai cru à cet instant faire table rase de mes conflits internes et être en voie de guérison.

Heureuse comme jamais, ce bonheur partagé avec ma compagne a soigné mes blessures et m'a fait entrevoir un avenir inespéré !

Cette trêve avec ma dysphorie n'était que temporaire. J'ignorais alors, que toujours présente, mais en arrière-plan, elle reviendrait sur le devant de la scène, plus forte, et par vagues successives.

Notre relation de couple, est devenue de plus en plus sérieuse et durable et nous nous sommes dirigées vers une vie commune.

Parallèlement, sous la pression sociale, il était temps pour moi, de rentrer dans le moule préétabli et de devenir quelqu'un de responsable.

Lorsque j'ai commencé ma formation d'aide-soignante, j'avais enfin réussi à retrouver cet univers que j'aimais tant, où je me sentais si bien : le milieu féminin.



Etre au milieu des femmes, c'était pour moi, comme être une femme parmi les femmes. Etre une des leurs.

Puis, le bonheur, à frappé à ma porte une seconde fois, pendant mes études, et je suis devenu le papa d'une adorable petite fille que nous avons appelée Maeva !

Porté par l'amour des miens, et mes nouvelles responsabilités, j'ai assumé ce rôle pleinement, tête baissée.

Entre temps, la trêve, qui en réalité n'en était pas une, a cessé complètement, et pour moi, ce fût un retour case départ.

Cette fois-ci, encore plus difficile à gérer car elle n'engageait plus uniquement ma petite personne mais ma nouvelle famille, mon petit foyer.

A maintes reprises, j'ai failli trouver l'opportunité, le bon moment, pour me confier à ma femme. Mais je n'étais pas prête psychologiquement et chaque fois, je reportais mes tentatives, me retranchant derrière des excuses non valables mais qui justifiaient de maintenir le silence, ce secret, appartenant à mon vieux mécanisme de défense,

bien rôdé et entretenu, depuis des décennies. J'étais repartie de nouveau dans ma spirale infernale !

Pour tenter d'apaiser et de diminuer ma dysphorie, parfois, je me réfugiais à l'extrême dans le genre masculin, allant jusqu'à me laisser pousser la moustache, alors que je déteste ça. Ou à l'inverse, lorsque l'occasion se présentait à moi, j'achetais secrètement, des vêtements féminins, pour profiter de ces moments, et être pleinement moi.

Malheureusement, je souffrais de cette espèce d'identité clandestine, jamais reconnue, toujours existante, uniquement dans l'ombre de mon miroir.

J'aime bien utiliser comme image, pour expliquer ce vécu avec la dysphorie de genre, celle du bouchon de liège, que l'on peut essayer désespérément de plonger au fond de l'eau (l'eau représentant l'inconscient). Malgré tous vos efforts, il finit toujours par remonter à la surface avec au moins la même force que vous lui avez soumis.

La dysphorie n'est pas linéaire mais vous assène selon des amplitudes variables, des retours en force, par vagues successives.

Ainsi, pendant de nombreuses années, j'ai essayée de survivre à tout ça, en cultivant une image androgyne de moi.

Elle me permettait d'étouffer un peu moins dans mon corps et d'apaiser cette souffrance, sans créer pour autant une onde de choc autour de moi. Un peu comme une sorte de compromis.

Je voulais préserver ma famille, mon foyer, et ne pas perturber l'équilibre et le développement psychologique de notre enfant.

Etant passée par-là moi-même, je ne voulais pas exposer notre fille, et encore moins à ce stade difficile de l'adolescence.

Mais ensuite, ma dysphorie s'est amplifiée au point que, malgré mon caractère sage et raisonnable, le barrage mental que j'ai érigé durant toutes ces années a définitivement cédé.

Je ne voulais plus vivre dans la compromission et les faux-semblants.

Je ne voulais plus souffrir !

Mon genre est féminin, c'est à ce genre auquel j'appartiens et à nul autre ! Le masculin me fait souffrir, le féminin lui, m'épanouit !

Concernant la sexualité, je n'ai jamais été trop porté sur la relation charnelle. Mais j'ai toujours associé l'acte sexuel à l'expression d'une preuve d'amour, un partage avec la personne aimée.

La vue de mes organes génitaux externes me dérange fortement car comme le reste de mon corps, ils affichent à l'extérieur, le contraire de ce que je suis réellement à l'intérieur !

Je dois bien avouer que j'ai toujours été un "*Homme à l'essai*", pas vraiment à la hauteur.

Cela a soulevé beaucoup d'interrogations à ma femme, et hélas, de questions sans réponse de ma part pendant de longues années.

Puis, j'ai commencé à consulter un psychiatre pour parler de ma dysphorie, en me disant que cette personne serait à même de me comprendre, sans me juger, tout en restant neutre. Ce fût effectivement le cas, son soutien m'a aidé à verbaliser les choses refoulées en moi.

Malgré tout, le désir de modifier mon apparence physique pour la rendre conforme à mon genre désiré continuait son expansion, sa révolution intérieure.

En 2015, j'ai tentée de m'épiler moi-même à la lumière pulsée, en suivant le cycle pileux, pour éradiquer ce signe extérieur de masculinité, objet de tant de souffrance et de rituel de rasage au quotidien.

Après plus d'une année de traitement avec de bons résultats sur mon corps, mais non probants sur mon visage, j'ai décidé de m'adresser à des professionnels du laser fin 2016.

Ses résultats encourageants ont-ils amorcé un déclic, un point de non-retour ? Je ne sais pas ?

Mais une dynamique nouvelle à vue le jour, et m'a donné la force de faire mon coming-out auprès de mes proches. Chose inenvisageable jusque là.

J'ai dit tout simplement à ma femme et à ma fille que j'avais une sensibilité féminine et que mon côté androgyne cachait en réalité mon identité profonde.

J'ai dit aussi que j'avais toujours été comme ça depuis mon enfance et que j'avais toujours été sincère dans mes sentiments envers elles, que c'était pour moi une souffrance intérieure, étouffée par la pression sociale.

Elles ont plutôt bien réagi à mes propos. Ma femme regrette que je ne lui ai pas confié cela avant. J'ai répondu que c'était une épreuve difficile pour moi. Que je n'aurais pas imaginé un jour pouvoir me délivrer de ce poids intérieur. Ma fille à été très compréhensive et à fait preuve d'une grande tolérance. Une complicité supplémentaire, un rapprochement avec elle, s'est créé depuis mon coming-out ! C'est un être d'une grande sensibilité, intelligente et très belle. J'en suis extrêmement fière.

Depuis, leur soutien me donne la force d'avancer et me permet d'avoir davantage confiance en moi et d'exprimer plus librement ma féminité en situation réelle.

A présent, c'est moi qui souhaite rattraper le temps perdu. J'ai 47 ans, je veux vivre pleinement ma vie de femme dans le genre désiré.

## 7.

### *De l'ombre à la lumière*

Quelques mois avant de faire mon coming-out à mes proches, j'avais déjà entrepris quelques démarches pour préparer ma transition. Ainsi, en décembre 2016 ma toute première séance d'épilation laser du visage fut pour moi un incroyable accélérateur. J'avais enfin accès, à du matériel professionnel sous surveillance médicale.

L'intervalle entre deux séances était alors de cinq semaines. Sans aucune prise en charge, je devais financer l'intégralité de mes soins. Considérés à ce moment là encore comme purement esthétiques.

En janvier 2017, j'ai eu recours à une automédication pour débiter un traitement hormonal substitutif appelé « THS ». Payant très cher chaque consultation avec un médecin anglais, via une plate-forme internet, je recevais ensuite, à mon domicile, les prescriptions médicales ainsi que le THS depuis une pharmacie, située à Liverpool.

Chaque ordonnance me fournissait un traitement pour une période de trois mois.

J'ai utilisée deux fois ce système parallèle car j'étais vraiment trop impatiente. Mais je savais au fond de moi que je ne pourrais pas continuer longtemps ainsi, sans un véritable suivi médical. Prendre un THS sans faire de prise de sang pour contrôler le dosage était vraiment risqué.

Travaillant à l'hôpital, je m'étais tout de même, auparavant, bien renseigné sur les signes cliniques d'un surdosage ou sous dosage avec l'usage de tels produits.

Pour compléter cette base, j'avais aussi, en même temps, repéré en Inde après une longue enquête, un laboratoire pharmaceutique national, donc officiel, pour me fournir la spironolactone que j'utilisais à ce moment là comme anti-androgène.

Mon automédication était composée d'un patch transdermique de cent microgrammes d'estradiol, à changer tous les quatre jours, et d'un comprimé de spironolactone cent milligrammes à prendre une fois par jour.



Dès le début de mon traitement, j'ai ressenti, l'apparition de douleurs pectorales bilatérales, premiers prémices de ma poitrine naissante.

Le mois suivant, apparût un petit bourgeon de développement de mon mamelon gauche. Puis ce fut un ressenti très fort de ma peau devenant plus douce, au niveau du visage, des jambes, des avant-bras, du buste, et des paumes des mains.

Progressivement, chaque mois apportait de nouveaux changements physiques.

En trois mois, mes mamelons sont devenus beaucoup plus sensibles au toucher, accompagnés de petits tiraillements mammaires.

Lors de mes quelques sorties en public, je constatais aussi que mon passing s'améliorait de plus en plus. Les vendeuses m'appelaient à présent, "madame" sans aucune hésitation. Les autres femmes, ou ne faisaient pas attention à moi, ou me regardaient comme l'une d'elles. Un vrai succès !

Désireuse de poursuivre ma transition sans mettre ma santé en danger, j'ai ensuite pris la sage décision d'officialiser mon parcours.

Surtout prenez toujours soin de vous, et soyez patiente. Réalisez votre transition tout en douceur, sans aucune précipitation.

Ne soyez pas impatiente comme moi-même j'ai pu l'être au début.

Une transition prend du temps, il faut l'intégrer et l'admettre. C'est l'unique condition.

En juin, conjointement avec mon psychiatre et mon médecin traitant, une demande d'ALD a été faite et acceptée quinze jours après par ma caisse primaire d'assurance maladie.

Le 22 juin 2017, j'ai annoncé à mon épouse le choix de mon prénom Lauren.

C'est un moment très important et émouvant pour moi, car j'avais enfin l'impression de reprendre le contrôle de ma destinée et d'inverser le cours de mon histoire personnelle. Pour la première fois, je ne subissais plus mais j'agissais pour renverser la situation.

Lauren est un prénom anglo-saxon, d'origine Irlandaise. Je souhaitais qu'il ne s'éloigne pas trop de la sonorité de mon "*deadname*" associé à mon

nom de famille, mais plutôt, utiliser la subtilité de chaque lettre existante pour en extraire une essence, une résonance féminine. J'ai aussi ce lien subtil qui me rattache à l'Angleterre. Durant trois années, je me suis rendue dans la campagne du Sud, dans le comté du Wiltshire. J'ai éprouvé, sur place, de profondes émotions, une immense paix intérieure et le sentiment étrange d'être de retour à la maison.

Tout comme ce territoire, ce prénom m'apaise et me ressemble.

Pour essayer de répondre aux multiples interrogations de ma femme sur ma Transidentité, nous avons décidé de nous rendre à Paris, à un dîner mensuel, organisé par une association pour favoriser et permettre les échanges entre personnes Transgenres. Malheureusement, nous nous sommes senties toutes les deux très mal à l'aise car en dehors d'un couple avec qui nous avons sympathisé immédiatement, et avec qui, nous gardons contact, la majorité des participants était plutôt composée de travestis occasionnels que de réelles personnes transgenres.

Je ne me sentais vraiment pas à ma place ! J'avais besoin de rencontrer des filles sans double vie qui assumaient totalement leur féminité au quotidien, dans toutes les circonstances de la vie.

Afin de poursuivre la mise en lumière, l'officialisation de ma transition, j'ai formulé une demande écrite de changement de prénom auprès de ma mairie de résidence et demandé à mon psychiatre, de me délivrer une attestation de parcours afin de pouvoir librement me rendre chez un endocrinologue Parisien et obtenir enfin un réel suivi médical.

Il m'a demandé d'arrêter mon traitement complètement durant un mois, afin de permettre à mon corps d'éliminer toute substance résiduelle de mon automédication, puis d'effectuer un bilan sanguin conséquent et de venir le revoir avec les résultats. Comme convenu, j'ai fait ce fameux bilan et suis retournée le voir.

Ainsi, le 17 juillet 2017, j'ai obtenu ma première ordonnance de THS pour une période de six mois avec une prescription de bilan sanguin nécessaire pour la prochaine visite de suivi. Ma THS cette fois-ci officielle, était composée d'un comprimé

d'androcur de cinquante milligrammes par jour. Ainsi qu'une pression d'Estreva Gel par jour. Ce traitement était à prendre du premier au vingt-six de chaque mois.

J'ai aussi changé de dermatologue, pour être suivie sur Paris, et avoir enfin une prise en charge partielle de mes soins, concernant mes épilations laser du visage. Tout commençait, sereinement, à se mettre en place.

Je désirais redevenir totalement actrice de ma vie et semer, aujourd'hui, les graines de mon bonheur futur.

Il me fallait transformer mon jardin secret en jardin public.

Cette projection de ma Transition représentait pour moi l'unique moyen, d'affirmer ma légitimité aux yeux de tous et, à l'inverse du rejet, me faire une véritable place au cœur de la société !

Je voulais tout simplement, EXISTER

Le temps était donc venu pour moi, de passer de l'ombre à la lumière !

J'étais enfin prête à tout révéler, et à faire voler en éclat, les murs de ma prison !

J'ai tout d'abord, commencé à annoncer le démarrage officiel de ma transition auprès de mon petit cercle restreint d'amis.

L'acceptation à été immédiate, accompagnée d'encouragements, et souvent d'admiration, face au courage et à la détermination nécessaire pour affronter les épreuves à venir. Je ne me suis jamais sentie particulièrement courageuse, mais plutôt emplie d'une force vitale et viscérale, grandissante et indomptable, animée par une soif insatiable de justice et de reconnaissance.

Puis, j'ai élargi le périmètre de ce faisceau lumineux, en diffusant progressivement mon annonce lors de petite conversation individuelle, avec chaque collègue de mon travail.

Je souhaitais procéder ainsi afin de ne brusquer, et choquer personne.

J'étais consciente de la portée de chacune de mes paroles et des réactions multiples qu'elles allaient impliquer !

Entre surprise et stupéfaction, approbation et compassion, telle une bombe, mes révélations ont soufflé un vent d'étonnement général au sein de mon service.

Personne n'avait rien vu venir.

Tout ceci était bien normal ! Depuis toutes ces années de silence, je maîtrisais l'art du camouflage et le culte du secret.

Tant que je n'avais pas décidé de mettre un terme à ma souffrance et de m'en libérer, rien ne pouvait transparaître. RIEN !

Je rappelle au passage, que l'on ne choisit rien, mais que derrière le mot "*décider*", en réalité, c'est le terme "*imposer*" qui convient, car Transitionner est la seule solution à notre problématique. Il n'y a pas d'autre alternative. C'est une question de survie. Soit on transitionne, soit on meurt à petit feu.

Finalement, j'ai constaté avec joie que l'ensemble de l'équipe soignante de mon service manifestait un réel soutien à ma Transition et que ma démarche avait soulevé un intérêt sincère au sujet de la Transidentité. C'était pour moi, l'occasion de pouvoir répondre aux questions et sortir des clichés habituels qui englobent ce sujet méconnu.

Après les vacances d'été, j'ai annoncé officiellement ma transition à ma hiérarchie. Par anticipation, j'avais pensé à l'éventualité d'un accueil mitigé et de la gêne que cette situation, sans

précédent et délicate, aurait pu induire au sein de mon unité de soins.

J'étais prête à quitter mon service.

Heureusement, l'accueil de cette nouvelle à été extrêmement positive, et j'ai reçu immédiatement un fort soutien de la part de ma cadre de santé.

Elle m'a demandé l'autorisation d'en informer la cadre supérieure, et très rapidement, j'ai vu l'information se répandre largement, au-delà de mon service mais toujours de manière discrète et respectueuse, sans rumeur ou bruits de couloir.

Quelques temps après, plusieurs médecins urgentistes m'ont approchée pour me manifester également leur soutien. C'est vraiment très touchant, dans ces instants fugaces, de sentir le cœur des gens s'ouvrir spontanément et apporter de manière sincère, force et courage pour la suite. Semblable à la chaleur et au réconfort d'une main posée sur votre épaule.

J'aime à dire que la Transition agit comme une "*Révélatrice de cœurs*". Sans filtre, elle fait tomber les masques autour de soi, pour que subsiste, finalement, uniquement, cet amour universel qui anime le cœur des personnes qui vous aime réellement pour ce que vous êtes !



Cette démarche de révélation et de levée du secret était vraiment pour moi une expérience toute nouvelle.

Je n'avais pas encore réalisé sur l'instant, que cette exposition publique allait faire bientôt de moi officiellement, la toute première femme Transgenre dans l'histoire de cet hôpital.

C'était une situation totalement inédite !

## 8.

### *Transition administrative, les prémices du combat*

La transition administrative est une étape incontournable lors d'une transition.

Malheureusement, elle a tendance à transformer une simple formalité en un véritable "*parcours de combattant*" usant et éprouvant psychologiquement et pouvant devenir à la longue, une mise à l'épreuve pour les nerfs de la requérante.

Moi qui avait déposé mon dossier en mairie un mois avant, je pensais innocemment que cette démarche était vraiment simplifiée.

J'avais rempli simplement le formulaire de l'Annexe 4 de demande de changement de prénom, relatif à l'article 60 du code civil.

Puis, déposée le tout à la mairie de ma commune de résidence.

Déjà, j'ai senti que le personnel au guichet d'accueil ne semblait pas à l'aise avec cette procédure et qu'une résistance sous-jacente émergeait de ces locaux administratifs. Plus explicitement, j'ai franchement ressenti une franche opposition à ma demande et j'ai immédiatement compris que ce n'était pas gagné d'avance !

Mais comme d'habitude dans de tel cas, c'est l'outil informatique qui, bien souvent, sert de dissimulateur d'incompétence humaine ou d'alibi de mauvaise foi.

Normalement, au bout de quelques jours, vous devez recevoir une réponse de la part d'un officier de l'état-civil.

Dans mon cas, la boîte aux lettres restait désespérément vide !

J'ai donc relancé plusieurs fois par mail ma mairie qui semblait exposer de manière prolongée mon dossier à la poussière de bureau.

Puis, finalement, début août, je reçois enfin une lettre signée de la main de mon Maire qui me stipule que mon dossier a été "*soit disant*" tout bonnement adressé au Procureur de la République et que celui-ci me demande plus de justificatifs afin de prouver la légitimité de ma demande.

Déjà, pas mal le délai d'un mois pour en arriver là !

A ce moment précis, tu te dis que la simplification de la loi est une foutaise et surtout, que l'application des lois sur le territoire national est complètement inégalitaire et arbitraire en fonction de l'endroit où tu résides.

Ne lâchant rien, et surtout, doutant de la sincérité et de la bienveillance de ma commune, j'ai pris directement contact avec le Tribunal de Grande Instance de mon secteur pour vérifier la qualité des informations qui m'avaient été transmises.

Et heureusement !

Car en réalité, ils n'avaient rien fait de concret, sauf de me faire perdre un temps précieux !

J'ai donc décidé, depuis ce jour, de reprendre toute l'affaire en main et quitte à me lancer dans une

procédure longue et compliquée, j'ai eu l'idée d'effectuer en une seule fois le changement de prénom, ainsi que le changement de mention de sexe à l'état-civil.

Sachant que depuis le 10 mai 2017, une circulaire rendait possible le dépôt de ce type de requête auprès du Procureur de la République sans avoir besoin de l'assistance d'un avocat, autrefois obligatoire.

Je suis donc devenue ma propre avocate, ayant compris que l'application des lois en France était ralentie par des individus réfractaires au changement et que ma démarche initiale, pourtant si simple dans les textes de lois, se transformait concrètement sur le terrain civil en un combat administratif de longue haleine.

J'ai donc constitué sur plusieurs semaines un épais dossier, très conséquent, rassemblant justificatifs divers et variés, quelques photos de moi, attestations d'amis et de proches, afin de prouver la légitimité de ma demande. Le tout accompagné d'une lettre expliquant et détaillant précisément le pourquoi du comment de mes requêtes adressées au Procureur de la République.

Dans la constitution de ce dossier il est important d'apporter devant le Procureur des preuves concrètes qui démontrent que, dans votre quotidien vous utilisez déjà, dans la limite de la légalité, le prénom qui correspond à votre identité de genre.

De la simple facture, aux mails et correspondances diverses, tout est bon pour appuyer votre requête et asseoir votre légitimité. Normalement, il n'est plus nécessaire de fournir des certificats et documents médicaux d'endocrinologue et de psychiatre pour effectuer votre demande, mais dans la réalité, force est de constater que c'est souvent le seul moyen d'éviter une fin de non recevoir.

Pour ma part, j'ai fourni tout ce qui était en ma possession pour transformer ma missive en béton armé.

J'ai déposé mon dossier directement au Tribunal de Grande Instance le 19 septembre 2017, soit presque trois mois après depuis le début de ma démarche.

Vive la simplicité !

Puis, j'ai suivi scrupuleusement l'avancement de mon dossier en appelant régulièrement le service civil du parquet du tribunal de ma circonscription.

Surtout ne rien lâcher, tenir bon, user de beaucoup de diplomatie et de ténacité, auprès de ces instances. C'est dans ces moments-là que l'on comprends beaucoup mieux le sens profond du mot "PARCOURS" et de tout ce que ça implique concrètement.

Finalement, début décembre, j'ai reçu un courrier du greffier me demandant quelques documents et justificatifs supplémentaires afin de pouvoir finaliser l'instruction de mon dossier.

Cette première étape relative à ma transition administrative introduisait les prémices du combat à venir pour la reconnaissance de ma légitimité.

Quoiqu'il arrive, restez toujours positives, défendez vos droits avec opiniâtreté et combativité à toute épreuve !

Les lois ne représentent pas seulement des textes mais délimitent les contours de la pensée humaine face aux situations de la vie courante des individus et des citoyens dans une société en pleine mutation.

A nous de faire bouger ces lignes et d'en élargir les limites.

C'est uniquement à ce prix que nous forcerons le respect et obtiendrons une parfaite intégration dans une société civile qui ne mesure pas toujours à sa juste valeur l'urgence de nos demandes face aux difficultés que nous rencontrons au quotidien.



## 9.

### *L'éclosion*

Afin de poursuivre le chemin vers la réconciliation avec moi-même, j'ai souhaité en juillet 2017, prendre contact avec une équipe médico-chirurgicale parisienne pour, conjointement à mon parcours libre, emprunter la route du parcours officiel.

Avant de pouvoir prétendre à l'accès à la chirurgie de réassignation génitale et de féminisation, il faut se soumettre en France, à ce que l'on appelle un "*diagnostic différentiel*" réalisé par un médecin psychiatre du réseau officiel qui confirmera, en quelques consultations, votre dysphorie de genre.

J'ai donc reçu un énorme questionnaire à remplir et à renvoyer avant mon tout premier rendez-vous.

A la fois complet et complexe, j'ai voulu prendre mon temps pour y répondre. C'était pour moi l'opportunité de pouvoir, pour la toute première

fois, coucher sur le papier toute la souffrance accumulée depuis tant d'années et de poser des mots sur le mal être qui me rongait depuis toujours.

Il m'aura fallu trois jours pour réaliser de la manière la plus sincère et authentique cette introspection.

Psychologiquement, ce n'est pas évident de gérer cette remontée en surface d'un flux énorme d'émotions, longtemps enfouies, refoulées au plus profond de soi et que ce questionnaire libère comme un lâché de barrage. Vous êtes littéralement submergé par vos sentiments.

Organisé comme une biographie, ce questionnaire segmente et passe en revue de manière chronologique et minutieuse, toutes les facettes de votre vie et le vécu de votre dysphorie, tel un scanner cérébral découpe par tranche successive chaque image de chaque portion de votre encéphale. C'est en septembre que j'ai rencontré ce médecin psychiatre pour débiter mon expertise médicale.

La consultation c'est vraiment très bien passée. J'ai eu l'impression d'avoir été réellement entendue et comprise.

Pourtant l'exercice n'était pas facile pour moi, car certaines questions précises sur ma vie intime me donnaient le sentiment de me retrouver complètement nue face à lui. J'éprouvais un peu de gêne de devoir m'expliquer sur des questions que d'ordinaire on ne confie pas à des inconnus.

Moi qui cultivait le secret, là, je devais tout révéler de moi !

Passé le cap de cette étape difficile, j'ai ensuite ressenti beaucoup d'empathie et de bienveillance, émanant de cette personne.

Il semblait très intéressé par mon histoire de vie et notamment par le fait que ma fille m'avait apportait immédiatement son soutien. Ce fait précis lui semblait complètement inédit au regard de la documentation générale sur la Transidentité.

Je me souviendrai toujours de sa phrase, lorsqu'il m'a dit "*Mais vous savez que ce que vous me dites là, ça n'existe pas ?*".

J'ai d'abord cru qu'il pensait que je mentais et que je lui racontais des cracks, mais non, il voulait tout simplement me signifier que ce type de situation singulière n'avait jamais été recensée et référencée dans les études réalisées sur la compréhension de la dysphorie de genre. Il désirait ne pas en rester là et

souhaitait vivement "*médiatiser*" d'une façon ou d'une autre cette information nouvelle.

Depuis ce moment, j'ai ressenti une grande relation de confiance s'établir entre nous.

Je pense avoir convaincu rapidement cet expert psychiatre de la légitimité de ma demande car il aura fallu seulement trois rendez-vous pour qu'il me donne son approbation et soumette mon dossier à la RCP du réseau parisien (Réunion de Concertation Pluridisciplinaire) réunissant endocrinologue et chirurgien, afin qu'ils me donnent le feu vert pour la suite, à savoir l'accès à la chirurgie.

Parallèlement à ce passage obligé, lorsque l'on décide de faire un parcours officiel, ce début d'été 2017 aura été aussi de manière bien plus légère, celui de mon premier passage au salon de coiffure pour me faire une couleur et structurer quelque peu mes cheveux.

Enfin, le plaisir d'arriver en étant cent pour cent féminine dans un lieu qui vous est réservé. Pouvoir être juste soi-même et profiter de ce petit moment de réconfort.

De nouveau être une femme parmi les femmes. Du pur bonheur !

L'accueil des deux coiffeuses de ce petit salon à été si chaleureux, qu'immédiatement, je me suis sentie à l'aise et décontractée.

Quelle agréable sensation d'être aux petits soins entre les mains expertes de professionnelles, qui avec passion, essayent de sublimer votre féminité pour que celle-ci s'exprime bien au-delà du miroir ! Ce sont des faiseuses de petits bonheurs.

En effet, en début de transition, nous avons souvent une image encore très critique envers nous-même. Nous ne sommes pas tendre avec le reflet de notre glace. Nous avons comme une sorte de calque de l'image masculine d'avant, qui, tel un filtre visuel, se superpose automatiquement sur le reflet de notre nouvelle image corporelle naissante. Nous ne pouvons nous empêcher, de nous fixer sur certains traits de notre visage, qui pour nous, semblent encore nous trahir, alors qu'en réalité, le changement corporel s'amorce déjà tranquillement et gomme gentiment au fil des mois cette ancienne image.

Alors, ces soins qui vous magnifient revêtent une réelle importance, bien supérieure au sens premier de l'esthétisme. Ils contribuent à soigner vos blessures du passé et vous apprennent tout simplement à enfin vous aimer.

Toujours à la même période, avec mon ALD en poche, j'avais décidé de me rendre sur Paris, dans un cabinet de dermatologie, pour poursuivre les séances de laser que j'avais déjà commencé pour éradiquer les poils noirs de mon visage, mais surtout aussi, des séances d'épilation électrique, appelées communément électrolyse, pour les poils blancs. C'est un complément obligatoire, lorsque l'on a malheureusement comme moi, des poils blancs sur le visage qui échappent au traitement laser. Cette démarche est essentielle dans l'accompagnement médical de la transition.

C'est le seul moyen efficace pour éradiquer de manière définitive ces poils indésirables.

Après avoir établi un devis plus une évaluation des soins à accomplir avec la dermatologue, le traitement pouvait enfin commencer.

Avant chaque séance d'épilation, il faut raser le jour-même la zone à traiter et ,surtout, bien suivre scrupuleusement les recommandations comme, ne pas s'être exposée au soleil quelques jours auparavant et surtout, se présenter sans aucun maquillage avant le soin.

Dans ce cabinet, contrairement à ce que j'avais déjà expérimenté ailleurs, la douleur est quasi

inexistante. Les praticiennes utilisent un système d'air réfrigéré qu'elles diffusent sur le visage de manière simultanée avec les tirs du laser. Cela anesthésie complètement la zone traitée. Ensuite, elles vous apposent des poches de glaces qu'elles laissent en place quelques minutes, puis vous appliquent une crème apaisante.

En revanche, pour l'électrolyse, il ne faut pas se raser soixante douze heures avant chaque séance afin de permettre au praticien d'attraper un à un chaque poil blanc avec une pince à épiler avant l'introduction de l'aiguille. Ce n'est pas hyper douloureux mais l'on ressent tout de même un petit quelque chose.

Moi, ce qui m'a le plus impressionnée, c'est la rapidité d'exécution du praticien et sa dextérité. Je ne pensais pas qu'il irait aussi vite.

Visuellement, c'est un peu impressionnant, car au milieu de son halo lumineux se trouvait une petite vitre dans laquelle je voyais parfaitement toute la scène. Ressentir et voir, c'est pas tout à fait la même chose !

Et puis finalement, au bout de quelques minutes, je me suis rapidement habituée à cette nouvelle sensation cutanée, rythmée par le son incessant du

signal émis par l'électrode à chaque follicule pileux traité.

Puis le temps passe tranquillement. De temps à autre, on vous repasse une compresse imbibée de désinfectant puis, à la fin de la séance, on vous applique une crème apaisante.

Personnellement, j'ai trouvé que ce n'était pas si douloureux que ça. Je m'attendais à bien pire ! Mais il faut l'admettre, nous ne sommes pas toutes égales face à la douleur.

Le ressenti est vraiment propre à chacune d'entre nous.

Ainsi, entraînée de rendez-vous en rendez-vous, de consultations en consultations et de soins en soins, j'étais lancée tête baissée dans une nouvelle dynamique à un rythme effréné, partagée entre mon travail à plein temps et les démarches nécessaires à ma transition.

Je ne réalisais pas encore à quel point j'étais déjà en train d'éclorre.



## 10.

### *Pas de ça chez moi !*

La peur d'être rejetée est la cause principale de ma transition tardive.

Depuis mon enfance, j'ai rapidement compris que ma différence était signe d'exclusion et qu'il ne faisait pas bon d'affirmer ma particularité.

J'avais déjà entendu de nombreuses phrases et réflexions assassines lorsque ce genre de sujet était évoqué au sein du noyau familial.

Il était plutôt dans mon intérêt de me taire si je ne voulais pas attirer les foudres de mon entourage.

C'est ainsi que j'ai rapidement appris à garder le silence et j'ai grandi en cultivant le secret.

Lorsque l'on est enfant, on ne désire qu'une chose, être aimé des siens et grandir dans l'amour inconditionnel de ses parents.

Mon autocensure était à double tranchant car si elle représentait un moyen de sauvegarde, en revanche, elle posait la première pierre de ma future prison mentale.

Mon tourment moral pouvait ainsi se nourrir de lui-même, alimenté par mes craintes de perdre l'affection de mes proches.

Aujourd'hui, quarante ans plus tard, je sais combien mes peurs étaient fondées et ce que j'avais le plus redouté dans ma vie devenait à présent réalité !

Les circonstances de l'existence, ont fait que mon "père" était la dernier lien qui me reliait à ma famille. A ses yeux, j'étais son dernier enfant. Celui qui avait survécu à l'hécatombe qui avait amputé durement notre arbre généalogique.

J'occupais une place de choix, puisqu'il m'avait élevé sur un piédestal. Je symbolisais pour lui, la continuité de la famille et portais la lourde responsabilité de veiller sur l'héritage et la conservation de la mémoire familiale.

J'avais endossé ce rôle malgré moi car j'étais la seule candidate dans la lignée directe et mon esprit non matérialiste m'a toujours poussé à me détacher des biens et des finances.

Pourtant, il souhaitait vivement que je devienne à sa suite, gestionnaire des affaires familiales.

Je me souviens encore de cette phrase que je répétais inlassablement à mes parents lorsque l'on évoquait la question de l'argent liée à la succession et à leur patrimoine : "*Cet argent c'est le vôtre, c'est vous qui l'avez gagné, alors faites-en ce que vous voulez, cet argent n'est pas le mien, il vous appartient. Pour moi, le plus grand bien à mes yeux, c'est vous !*".

Je suis toujours restée fidèle à cette pensée.

D'une santé fragilisée par de nombreux antécédents cardiaques, c'est la personne que j'ai cherchée à ménager le plus lorsque j'ai décidée de faire mon coming-out.

Je souhaitais lui éviter les émotions fortes et je cherchais donc un moyen de distiller goutte à goutte l'annonce de ma révélation.

Il vit en Bretagne et je l'appelais tous les jours afin de prendre de ses nouvelles et pour parler de tout et de rien. L'essentiel était que, malgré la distance qui nous séparait, le téléphone reste notre fil d'ariane.

J'avais déjà évoqué avec lui mes épilations laser en essayant de lui faire comprendre que je ne supportais plus ma pilosité faciale mais, je constatais qu'il entendait sans entendre et le déni le poussait à faire semblant de ne pas comprendre.

Le téléphone ayant ses propres limites en communication, j'espérais pouvoir trouver la force de lui parler face à face, lors de mon séjour chez lui en solo, durant une petite semaine de mes vacances d'été.

Tous les jours vers dix-huit heures, il avait pour tradition, lors de mes passages chez lui, de servir l'apéro pour clôturer chaque journée passée sous le ciel de Bretagne.

Pour moi, c'était le moment idéal pour profiter de la convivialité de l'instant et d'effectuer une petite piqûre de rappel pour évoquer de manière plus explicite la situation de mon mal être.

Comme d'habitude, dans son fauteuil, il semblait entendre mes arguments mais n'exprimait rien de plus. Aucun mot ne sortait de sa bouche. J'aurais tellement souhaiter qu'il me harcèle de questions, qu'il cherche à connaître le fond et la raison profonde du malaise de son enfant.

J'ai passé cette semaine à tendre perpétuellement de longues perches pour créer une ouverture, un dialogue, mais jamais il n'est parvenu à en saisir une seule.

Je devais me rendre à l'évidence, lui était dans le déni, et moi, dans les sables mouvants du désespoir.

La dernière carte qu'il me restait avant la fin de mon séjour était d'essayer de parler à sa compagne, à défaut de pouvoir parler avec lui, en espérant que cette fois-ci la compréhension et la tolérance soit de mise et que par l'intermédiaire de cette alliée, une passerelle favorable allait pouvoir s'ériger entre nous.

Effectivement, j'ai trouvé l'opportunité lors d'un déplacement en voiture où nous sommes retrouvées seules toutes les deux. J'ai pu lui ouvrir mon cœur et lui dire que ma nature et mon identité profonde était féminine et que j'avais débuté un traitement hormonal féminisant.

Je fûs agréablement surprise, elle semblait me comprendre et accepter mon choix.

Enfin, je reprenais espoir que la situation redevienne favorable et que l'amorce d'un dialogue nouveau prenne naissance.

J'imaginai aussi, qu'après mon départ, ils auraient l'occasion d'évoquer le sujet entre eux, de manière apaisé, et que l'amour d'un "*père*" pour son enfant supplanterait et dépasserait le mur de l'incompréhension.

Dans les jours qui ont suivi mon retour, j'ai rapidement noté un changement d'attitude et une distance s'installer dans nos conversations téléphoniques qui n'en étaient plus vraiment.

Le contenu de nos appels étaient d'une banalité déconcertante et, progressivement, je sentais que les amarres étaient rompues et que le fil d'ariane avait cédé.

Entre temps, j'avais déposé mon dossier de changement de prénom et de mention de sexe à l'état civil au Tribunal de Grande Instance.

Le lendemain, ne pouvant supporter un jour de plus cette situation dégradée et de pourrissement hypocrite, je décidais de mettre une fois encore les pieds dans le plat et je réitérais mon coming-out auprès de lui.

Sa seule réaction fût de me demander comment Jacqueline et Maeva prenaient la chose.

Mais toujours ce détachement total, dénué d'affect paternel !

Ce fût le samedi 14 octobre 2017 à dix heures précises, pendant ma pause à l'hôpital, que par téléphone, il décida de me renier totalement en me souhaitant cyniquement : *"Bonne chance pour ta nouvelle vie. Mais je ne veux plus te voir et je ne veux jamais connaître Laureen. Je ne veux pas de ça chez moi !"*.

Abassourdie par ses paroles insensées, la seule phrase que je lui ai répondu fût : *"L'amour que l'on porte à ceux que l'on aime n'a pas de sexe !"*.

J'ai eu beau lui dire que j'avais besoin de son soutien et de son amour, il m'a simplement répondu qu'il avait déjà perdu un enfant et qu'aujourd'hui il enterrait le second.

FIN

Moi qui suis restée à ses côtés contre vents et marées, dans toutes les épreuves difficiles que la vie nous a infligées, j'ai vraiment eu le sentiment d'être cet animal fidèle que l'on abandonne au pied d'un arbre et que l'on quitte à jamais sans se retourner, sans un regard.

Moi qui avait pris tellement de précautions à son égard. Lui, avec brutalité, d'un revers de la main, m'a sortie définitivement de sa vie.

Je ne m'étais donc jamais trompée, mes craintes étaient fondées.



## 11.

### *Transgenre au quotidien anecdote #1*

La première anecdote qui va suivre illustre parfaitement la difficulté que l'on rencontre au quotidien dans les situations de la vie courante, lorsque vos papiers d'identité ne correspondent absolument plus à votre enveloppe corporelle !

J'avais besoin de me rendre dans un laboratoire d'analyses afin d'effectuer un prélèvement sanguin pour contrôler le dosage d'estradiol et de prolactine, suite à mon traitement hormonal substitutif.

Je me présente au guichet, la dame en poste me dit spontanément "*Bonjour Madame*", saisit mon ordonnance, ma carte vitale, avec encore apposé dessus mon "*Deadname*".

Puis, arrive enfin les questions d'usages tout à fait normales que l'on pose lorsque l'on s'adresse à une femme qui vient faire un dosage hormonal.

- *"Vous êtes bien à jeun ?"*

- *"Vous êtes bien entre J10 et J18 ?"*

- *"A quand remontent vos dernières règles ?"*

A ce moment précis, je me suis dit intérieurement *"Ton passing est vraiment devenu excellent Laureen !"*. Cette personne tient dans ses mains l'ordonnance et les papiers avec mes anciennes civilités et elle me parle de mon cycle menstruel. Incroyable !

J'étais vraiment partagée entre l'envie de lui dire *"Mais Madame je n'ai pas de règles, je suis en Transition !"*. Et en même temps, j'étais tellement heureuse de vivre cette situation complètement surréaliste que je voulais faire durer le plaisir et profiter jusqu'au bout de ce rêve éveillé.

On a tellement besoin de confiance en soi dans les débuts de notre changement que ces instants là agissent comme un baume cicatrisant sur vos blessures.

Puis, elle procède à une dernière recommandation :  
*"Ah ! il y a une prolactine, vous devrez rester au repos 20 minutes avant le prélèvement !"*.

Après avoir vérifié ma date de naissance, mon adresse, et mon téléphone, elle me demande d'aller gentiment patienter dans la salle d'attente.

Jusque là tout va bien ! Tout est merveilleux !

Arrive enfin la personne en charge d'effectuer le prélèvement. Elle se dirige vers la corbeille, où se trouve mon dossier et mes étiquettes d'identification. Elle saisit le tout, et là, tout bascule !

Elle me regarde, puis regarde de nouveau mes étiquettes, sur son visage, l'étonnement et l'incompréhension son nettement visibles.

Et là, à haute voix elle s'exclame en direction de ses collègues *"Je crois qu'il y a un problème ?"*.

Heureusement, je m'y attendais un peu et avec aplomb je lui rétorque direct *"NON ! Il n'y a pas de problème !"*.

Afin de mettre un terme à cette situation, devenue en un quart de seconde hyper gênante, je me lève et me dirige vers elle en lui répétant une seconde fois "*Il n'y a pas de problème !*".

Là, dans sa tête, les connections neuronales ont du créer un arc électrique de compréhension, car immédiatement, toute confuse, elle s'est excusée auprès de moi.

Heureusement, cette fois-ci par chance, la salle d'attente était déserte car devant une assemblée conséquente, cette même expérience aurait pu devenir vraiment traumatique.

Elle a de nouveau renouvelé ses excuses lorsque nous étions toutes seules dans la salle de prélèvement.

Voilà le genre de situation délicate qui se produit lorsque vous êtes Transgenre et que vous ne possédez pas encore vos nouveaux papiers d'identité.

C'est vraiment l'expression de cette inadéquation entre l'image que les gens perçoivent de vous et ce que votre état-civil indique !

## 12.

### *Premières délivrances*

Poursuivant sans relâche ma Transition à un rythme soutenu, chaque mois, je constatais avec joie la progression de celle-ci et commençais à recueillir les premières réactions positives des personnes autour de moi.

Certaines de mes collègues et amies me faisaient des compliments à propos de mes tenues vestimentaires, sur ma façon de me maquiller, ou tout simplement pour me dire que j'avais de belles jambes. Tout ceci contribuait énormément à développer en moi un bien-être nouveau, ainsi qu'un épanouissement grandissant.

Comme beaucoup de mes soeurs Transgenres, j'avais moi aussi pris l'habitude, depuis ma toute première prise d'hormones, d'effectuer chaque mois

quelques autoportraits photographiques pour suivre l'évolution de mes changements corporels.

Loin d'assouvir un narcissisme prononcé, ceci m'aidait psychologiquement à prendre du recul sur moi-même, et avec le temps, me permettait aussi de percevoir nettement ces petits changements subtils qu'au quotidien l'on ne perçoit pas.

D'ailleurs, il suffit que l'intervalle se creuse de quelques mois avant de revoir une personne proche, pour constater à quel point celle-ci vous trouve métamorphosée !

Tout ces petits signes sont autant d'encouragements qui participent à faire grandir votre confiance en vous et, face au long chemin sinueux qui reste encore à parcourir, vous rassure et vous conforte sur vos capacités à le poursuivre.

De même pour l'épilation laser, je commençais à récolter les fruits de tant d'efforts. Je pouvais enfin me permettre d'espacer un peu plus les séances. Passant de tous les quinze jours au début, à une séance mensuelle à présent. La technicienne, satisfaite du résultat obtenu, augmentait maintenant la puissance de feu du laser.

C'était une véritable moisson d'ondes positives qui se propageait tout autour de moi et rayonnait d'une

belle énergie. Celle qui décuple vos forces et vous tire vers l'avant !

Mon psychiatre généraliste, lui aussi, amplifiait ce mouvement ascendant. Lors d'une consultation, d'un ton chaleureux, il qualifia ma Transition de "*Fleuve tranquille*" et qu'à ce titre, il me conseillait vivement de me mettre à l'écriture pour partager mon histoire. Il ne savait pas encore que j'avais déjà songé à ce livre depuis bien longtemps. En tout cas, lui aussi allait dans mon sens et je me sentais pousser des ailes.

Je conclusais le début de l'hiver par un rendez-vous pré-opératoire avec la chirurgienne ORL qui allait bientôt me délivrer de cette pomme d'Adam proéminente m'infligeant tant de souffrances et de mal être depuis la puberté.

Quand à mon diagnostic différentiel, il était à présent terminé et le psychiatre expert rendit sa conclusion en me disant : "*Votre dysphorie est évidente, votre témoignage est d'une grande sincérité !*".

Que dire de plus... J'étais aux anges ; encore une personne qui reconnaissait ma légitimité !

Le début d'année commença avec la même tonalité par la présentation de mon dossier médical en

réunion de concertation pluridisciplinaire afin d'obtenir l'accord général des professionnels de santé pour ma chirurgie de réassignation génitale.

Deux jours plus tard, le 18 janvier 2018, avait lieu ma toute première délivrance corporelle par assistance chirurgicale.

Il s'agissait d'une chondrolaryngoplastie, ou plus communément appelée réduction de la pomme d'Adam.

J'attendais vraiment cette intervention depuis bien longtemps...

C'est à l'hôpital Foch qu'exerce cette chirurgienne ORL exceptionnelle, qui plus est, fait partie d'un réseau associatif de prise en charge des personnes Trans. Avant de raconter le déroulement de mon séjour, je tiens à insister sur la grande qualité humaine que j'ai découverte à tout niveau au sein cet établissement. Que ce soit dans le personnel administratif, paramédical ou médical, j'ai été subjuguée par la qualité de l'accueil, le respect et la sympathie de tout le personnel.

Moi qui aie bientôt 20 ans d'expérience professionnelle à l'hôpital, j'affirme qu'il se dégage de ce lieu, un magnifique esprit Humaniste.



A J zéro, comme on dit en chirurgie, j'ai été convoquée à l'Unité d'Accueil Pré-Opératoire en début de matinée.

Une coordinatrice m'a accueillie afin de faire le point sur mon dossier puis, releva mes constantes, tension, pouls, saturation et température, avant de me demander mon niveau d'anxiété.

Ensuite, elle me donna une pré-médication. Dans mon cas, rien à voir avec un décontractant ou un anxiolytique, pour moi, c'était limité à la prise orale d'un gramme de paracétamol. Puis elle m'a fourni pour le bloc opératoire un pyjama, un peignoir, des chaussons et des surchaussures. Après m'être changée, direction la salle d'attente. C'est là que le temps paraît vraiment plus long.

Enfin, un agent d'accueil est venu me chercher. A ce moment précis, la coordinatrice récupéra mes effets personnels, et c'est à pied, tranquillement, que je me suis rendue au bloc opératoire en empruntant un couloir et un ascenseur à accès réglementé.

A peine arrivée, les infirmières et médecins anesthésistes m'ont pris directement en charge.

Comme cadeau de bienvenue, distribution de charlotte et de nouvelles surchaussures. Puis c'est à pied que j'ai parcouru les derniers mètres qui me séparaient de la salle d'opération.

J'ai vraiment été littéralement bluffée par la gentillesse et la douceur de l'ensemble de l'équipe du bloc, et tout particulièrement, par ma brève rencontre, mais ô combien inoubliable, avec Sonia une infirmière anesthésiste.

Lorsque vous arrivez dans cette grande salle, très impressionnante, high-tech, avec plein de moniteurs de contrôle, vous prenez conscience que le moment tant attendu est enfin arrivé !

Mais, ce qui m'a vraiment le plus touchée, c'est l'attitude rassurante et bienveillante du personnel de ce bloc opératoire qui humanise à deux cent pour cent ce lieu si aseptisé par nature.

Je me suis sentie si respectée et considérée que je n'avais plus l'impression d'être une patiente lambda parmi tant d'autre, mais d'être juste madame Laureen Brolhe et que cette équipe allait m'accompagner vers le but que je m'étais fixé.

Très attentionnés, ils m'ont installée, réchauffée avec une couverture d'air chaud, perfusée, puis attachée avec une ceinture de sécurité, anticipant le moment où je perdrais conscience et où mon corps atonique risquait de tomber.

Puis tranquillement, ils m'ont demandé de prendre de grandes inspirations par le nez dans le masque à oxygène et de penser à quelque chose d'agréable et de positif. Puis, ils ont injecté un premier produit qui rapidement m'a fait tourner la tête puis rendue inconsciente...

J'ai repris mes esprits en salle de réveil sans ressentir vraiment de douleur mais plutôt une gêne au niveau de la gorge et lors de la déglutition.

L'anesthésie faisait encore effet et c'est pourquoi j'avais du mal, à garder mes yeux ouverts et je replongeais régulièrement dans le sommeil. Lorsque je reprenais conscience, je captais tout les sons des alarmes, des gémissements d'autres patients, et les paroles réconfortantes du personnel.

Cloisonnée par des petits rideaux, j'étais dans mon coin, sereine et détendue. De temps en temps, je sentais le brassard qui contrôlait ma tension et

l'infirmière qui, près de moi, me demandait si j'avais mal.

Puis, un brancardier est venu me chercher afin de me conduire dans ma chambre pour une nuit de surveillance au sein de l'Unité de Chirurgie de Courte Durée.

Très rapidement, après mon arrivée, un étudiant infirmier en 2ème année m'a repris les paramètres vitaux puis, accompagné d'une infirmière, a procédé à mon premier lever. Dans les cinq minutes après leur départ, j'ai quitté mon lit pour me rendre dans la salle de bain et découvrir enfin, dans le miroir, le résultat !

Malgré l'œdème tout à fait normal et la cicatrice bien visible, j'étais tellement heureuse de découvrir enfin le cou dont je rêvais depuis si longtemps.

Ce n'était vraiment que du BONHEUR !

Moi qui, avant, cachais mon cou avec un bandana, à tel point je détestais l'image que je voyais dans le miroir, là, je me suis empressée, d'attacher autour de mon cou, le petit collier "*Laureen*" que j'avais acheté auparavant et gardais précieusement pour ce grand jour !

Des larmes de joie me montent aux yeux quand je repense à ce moment.

En fin de journée, la chirurgienne est revenue me voir. Elle m'a auscultée et semblait tout à fait satisfaite de son travail.

Puis, j'ai eu le droit de manger un repas le soir même. J'ai tout de même laissé le pain, de peur d'avoir quelques difficultés à l'avalier. En revanche, le potage est passé comme une lettre à la poste.

Puis, j'ai eu plusieurs fois la visite d'infirmières pour me donner des antalgiques avec de nouveau prise des constantes et évaluation de la douleur.

La nuit s'est super bien passée. Moi qui d'ordinaire dort très peu, j'ai passée une excellente nuit accompagnée de la Tour Eiffel jusqu'au petit matin.

Juste avant ma sortie, la chirurgienne est passée me voir et m'a recommandé de ne pas tirer sur mes épaules pour ne pas exercer de tension sur la cicatrice.

J'ai profité de sa visite pour la remercier et lui dire à quel point son travail change la Vie des personnes Transgenres.

Je garde pour toujours un merveilleux souvenir de cette hospitalisation au sein de l'hôpital Foch et je n'oublierai jamais la profonde Humanité que j'y ai ressentie.

Si vous souhaitez connaître la suite de mon histoire, il vous faudra attendre la parution de mon livre « ***Ma (Re)naissance*** » prévue pour le courant de l'année 2019.

Il sera disponible à la commande via le groupe de distribution Hachette, dans 10 000 librairies francophones, et ceci dans le monde entier, y compris dans les Dom-Tom.

**Laureen** 